

entretien avec Amos GITAI

D'où vient chez vous l'envie de ce spectacle ?

Cela fait longtemps que je lis et relis *La Guerre des Juifs* de Flavius Josèphe. C'est un texte qui m'accompagne. J'en avais déjà proposé une adaptation il y a plus de quinze ans à Gibellina en Sicile puis à la Biennale de Venise, jouée dans l'ancien Ghetto juif. Aujourd'hui j'y reviens, car ce texte ne m'a pas quitté tout en prenant de jour en jour une actualité plus brûlante. Flavius Josèphe, le narrateur, qui est entre deux mondes, deux cultures, raconte la guerre menée par Rome en Palestine contre les Juifs dans la position ambiguë et inconfortable d'être un scribe au service de son « rédacteur en chef » romain (il risque la mort, et il le sait) tout en étant un Juif lui-même, ancien chef militaire. Car Flavius Josèphe appartient aux deux camps. Par sa naissance, son éducation, ses combats, il est de grande famille juive, ayant mené la guerre contre Rome en Galilée ; par nécessité, il devient Romain : fait prisonnier, laissé en vie à condition de raconter les triomphes romains, portant un nom latin, il entre de plain-pied dans la culture impériale. Les Romains savaient que pour se couvrir de gloire ils devaient glorifier le peuple qu'ils avaient conquis. Mais le texte *La Guerre des Juifs* est encore mieux que cela : il a une réelle beauté littéraire par sa précision, sa sobriété. Il sort de la mythologie pour entrer dans la modernité littéraire, au sens de l'essai ou du grand reportage. Flavius Josèphe est à la fois un historien, un homme engagé et un grand journaliste. Les détails sur les manières de vivre, sur la façon de faire la guerre, notamment sur les fortifications construites par Hérode, sont très importants, de même que reste vivant son sens de la narration du conflit. De plus, Flavius Josèphe pose des questions à ses compatriotes aussi bien qu'aux Romains, son texte est un essai de grande portée sur le nationalisme radical ou le fondamentalisme, mais également sur la conduite des empires en terre étrangère.

Vous soulignez la portée actuelle du texte ?

Au Proche-Orient, au Moyen-Orient, l'histoire est cyclique, et ce texte revient dans notre actualité en posant des questions très actuelles, aussi bien en Israël qu'aux États-Unis et à son désir d'empire. Comment un empire intervient dans un petit pays menacé d'éclatement et se trouve confronté à une guerre de résistance nationale qui est en même temps une guerre civile religieuse ? Voilà ce que je lis, très concrètement dans *La Guerre des Juifs*, et cela m'aide à penser l'aujourd'hui, c'est certain. Devant ce texte, je retrouve le sentiment éprouvé face aux films de Roberto Rossellini, quand je les ai vus jeune homme : il était peintre et chroniqueur, avec une intelligence supérieure de l'Histoire en train de s'écrire. Je me dis : « Heureusement, on a eu la chance d'avoir Josèphe, d'avoir Rossellini... » C'est donc un texte qui fait partie de mes fantômes, qui nage depuis longtemps dans mon magma de mémoire, qui a pu s'éloigner parfois mais qui, actuellement, revient vers moi.

Comment aviez-vous travaillé à Venise sur *La Guerre des Juifs*, voici quinze ans ?

J'avais proposé le rôle du narrateur au cinéaste Samuel Fuller, qui connaissait ce texte et avait immédiatement accepté en me répondant : « C'est génial ! ». La musique était très minimaliste et j'avais travaillé avec Stockhausen père et fils. Cette année, l'une de mes premières idées est également musicale, mais d'un genre très différent. À Boulbon, dans ce lieu minéral, je voudrais reprendre un thème de *House*, mon film de 1979, qui débute avec des tailleurs de pierre palestiniens d'Hébron. À l'époque, il avait été censuré par la télévision israélienne. C'était un moment du conflit où chacun était convaincu que l'autre allait disparaître. Cela a évolué : aujourd'hui, des deux côtés on a pris conscience que l'autre existe, va continuer à exister, et qu'on ne peut pas le nier. Il faut faire avec lui et s'attacher à résoudre ce problème. Je voudrais donc retrouver cette ambiance sonore dans la carrière de Boulbon, retrouver le son des origines, et ce sera la base musicale du spectacle, cinq tailleurs de pierre, au travail ensemble, sur des pierres différentes.

Cette carrière de Boulbon, qu'évoque-t-elle pour vous ?

C'est la carrière qui sert à construire le palais d'Hérode à Massada ; c'est Massada elle-même, la forteresse minérale imprenable des Juifs. Il y a beaucoup de résonance entre Boulbon et le récit de *La Guerre des Juifs*, c'est un site formidable. J'ai une formation d'architecte et les lieux sont toujours déterminants dans la construction de mes films. C'est la même chose avec Boulbon cette année, cet endroit m'inspire. On va construire une scène tout en échafaudages autour de la pierre, sur des niveaux différents. Boulbon, c'est à la fois Massada, la carrière des tailleurs de pierre, les machines de guerre romaines...

Les textes dits et les langues parlées dans votre spectacle sont très diverses, pourquoi ?

Le récit de *La Guerre des Juifs*, c'est un oratorio, magistral, précis, laconique, dit en français par Jeanne Moreau. Un deuxième niveau de texte et de langue correspond au registre de l'Empire romain, et c'est l'acteur américain Jerome Koenig qui prend en charge le rôle de Titus. Enfin, il y a les rebelles, qui sont à la fois juifs, parlant hébreu, et palestiniens, parlant arabe. La révolte contre l'empire est un acte qui se partage. J'aime bien préparer longtemps les ingrédients et faire la synthèse au moment où les éléments sont réunis sur le plateau : les comédiens, avec leurs langues variées, les tailleurs de pierre, les musiciens, et le récit.

Allez-vous utiliser des films ?

Pour moi, les films sont toujours présents dans ma mémoire, en arrière-plan. J'aime bien garder une vision globale des films que j'ai déjà tournés, et m'en inspirer pour le projet qui est en cours. Mais il ne faut pas installer des écrans classiques dans la carrière de Boulbon, ça ne convient pas au lieu. Il faut sortir de la salle traditionnelle. J'ai pensé à des tissus jouant sur la pierre, comme des mouchoirs accrochés aux rochers, pour y projeter des images. Celles-ci pourraient être hybrides, visibles à moitié sur la roche à moitié sur le tissu, comme un patchwork entre l'obscur et le visuel, avec des détails qui ressortent très fort. Cela évoque pour moi la nature des images que j'ai filmées, dans le désert, à Massada et autour, près de la mer Morte, comme des reportages de guerre sans soldat, avec cet aspect hasardeux très prononcé. Il y a ce qu'on voit, ce qu'on ne voit pas, et ce qu'on ne voit pas bien. Pour moi, la multiplicité des langues et le chaos des images correspondent assez à la nature du conflit qui se joue là, depuis deux mille ans. Nous, contemporains, devons composer notre point de vue à partir de ces juxtapositions de points de vue différents. Il n'y a pas de regard unique et univoque sur cette terre et sur ce qui s'y passe. D'ailleurs, Flavius Josèphe lui-même est un bon exemple de cela, avec sa vision déchirée entre l'empire romain et la résistance juive. C'est un vrai collectionneur de contradictions ! Quand il cite les défenseurs extrémistes de Massada, même s'il est contre eux, il leur rend leur beauté intransigeante. Le respect du point de vue de l'autre nous aide à comprendre leur force de conviction à eux, et notre idée à nous.

Massada est un haut lieu juif, très important en Israël. Quel est votre rapport à ce lieu et à sa mythologie ?

Ma famille a toujours été liée à cet espace. J'ai des lettres de ma mère, née en 1909 en Palestine, qui visite à pied cette zone désertique et la forteresse de Massada, et le premier archéologue, Sukenik, qui a découvert les manuscrits de la mer Morte était le cousin de ma mère. Son fils, Yigal Yadin, quant à lui, fut l'un des grands archéologues de Massada, ainsi que le deuxième chef d'état-major de Tsahal. Cette histoire est pour moi une histoire familiale, j'ai été bercé dedans. Il existait une fascination, chez cette génération de pionniers juifs venus vivre en Palestine dès le début du XX^e siècle, pour cet espace, qui était lié idéologiquement à la résistance juive, radicale et jusqu'au-boutiste. Moshe Dayan était lui aussi un amateur d'archéologie. Massada est un des fondements de l'identité ici, qui passe par ces fouilles et ces découvertes archéologiques. Ensuite, l'État d'Israël confisque ce courant et Massada devient une sorte de panthéon d'État. Mais cela c'est autre chose, une religion officielle.

Portez-vous un regard critique sur ce lieu autant que sur le texte de Josèphe ?

Mon idée est qu'on est tous coincés dans cette carrière de pierre. C'est à la fois un espace de construction et un tombeau. On peut construire quelque chose ensemble ou s'y entretuer. Comme architecte et fils d'architecte, je choisis la construction. Mais la question reste ouverte, qui n'est pas dissociable de ce qu'on va construire ensemble. On le fait à deux. Il existe des deux côtés une fascination pour le tombeau, la mort, le sacrifice, la religion radicale et fondamentaliste, ceci est valable pour les deux groupes coincés dans cette carrière. Personnellement, je suis contre l'idéologie de la mort, c'est ce que je voudrais également montrer dans mon dernier film, *Carmel*, une sorte de journal intime filmé qui porte pour titre le nom de la montagne où je suis né à Haïfa. En 2006, j'ai été voir mon fils de vingt ans, dans l'armée israélienne en guerre au Liban, pour tenter de le protéger des désirs guerriers. Mais cette question est valable des deux côtés.

Comment travaillez-vous un texte de ce genre dans l'actualité des conflits au Proche-Orient ?

Le spectacle va tourner après Avignon : à Barcelone, Épidaure et Istanbul. À un moment, Istanbul voulait annuler, on y brûlait alors des drapeaux israéliens dans la rue, quand Tsahal bombardait Gaza. Finalement, ils ont repris le spectacle. Ce que je veux dire, c'est que l'actualité est forcément imbriquée dans un spectacle comme celui que je prépare, je n'y peux rien. Alors, autant l'assumer puisque le texte de Flavius Josèphe possède des résonances très fortes, parfois incroyables, avec l'actualité du conflit. Il parle par exemple de la sophistication technologique de l'armée romaine, et l'on ne peut pas ne pas faire le lien avec l'armée américaine ou Tsahal, face à une résistance plus fruste et primaire mais non moins motivée et efficace. De même, quand il évoque le niveau des dirigeants politiques, d'un côté ou de l'autre, qu'il estime très négligents, très inconséquents vis-à-vis des divisions internes. Il prévient à plusieurs reprises : « Tout va exploser si ça continue ! » Il est toujours intéressant de voir comment un spectacle prend son rythme par rapport à l'actualité. Il faut juste prendre garde à ne pas être trop didactique, trop appuyé. Les spectateurs font les liens eux-mêmes, ils n'ont pas besoin qu'on surligne les choses.

Propos recueillis par Antoine de Baecque pour le Festival d'Avignon 2009